Ami du Clergé du 16 novembre 1950

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Simples notes dominicales. — XLV. 1er Dimanche de l'Avent : La confiance en Dieu, 329. — XLVI. 2e Dimanche : La foi en Jésus-Christ, 330.
Instructions sur le Pater. — VII. « Donnez-nous, aujourd'hui, notre pain... », 332. — VIII. « Pardonnez-nous nos offenses », 334.
Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — CVII. Dernières guerres de religion, 335.

SIMPLES NOTES DOMINICALES

XLV

(1er Dimanche de l'Avent)

LA CONFIANCE EN DIEU

Mes frères,

Avec le premier dimanche de l'Avent s'ouvre l'Année liturgique. Elle ne coïncide donc pas avec l'année civile. L'Avent est constitué par les quatre dimanches qui précèdent Noël et il représente les quatre mille ans que la tradition comptait avant la naissance du Christ, depuis le commencement du monde.

Ces quatre mille ans se sont, avec les recherches de la science moderne, singulièrement élargis. Mais cela ne change rien au symbolisme du temps de l'Avent. C'est toujours la préparation de l'avènement du Christ et de son Evangile qu'il rappelle à notre pensée. De nos jours, nous entendons souvent parler du « sens de l'histoire » et nous savons tous que le matérialisme athée a la prétention de nous faire croire que le sens de l'histoire aboutit à lui. Mais le temps de l'Avent, en nous mettant sous les yeux la longue série des figures et des prophéties annonçant la venue du Christ, nous prouve que le « sens de l'histoire » ne va pas en descendant vers le néant du matérialisme sans Dieu, mais en montant vers les sublimités de l'Evangile.

C'est avec cette certitude dans l'esprit, que nous devons aborder ce temps de l'Avent. Ce premier dimanche est consacré à la confiance en Dieu, comme nous allons le voir.

I. — *L'Introït : Notre confiance*

Dès l'Introït, cette vertu de confiance est fortement affirmée : « Vers vous, mon Dieu, j'ai élevé mon âme ; mon Dieu, je mets ma confiance en vous ! »

Et un peu plus loin : « Seigneur, montrez-moi vos voies et enseignez-moi vos sentiers! »

Notre confiance en effet a cela pour but : savoir où nous devons aller, dans quelle voie il nous faut marcher, en d'autres termes, connaître exactement 1° nos devoirs, 2° la volonté de Dieu sur nous. Et la collecte de ce jour doit être interprétée dans ce sens :

« Faites paraître, Seigneur, votre puissance et venez ; afin que nous méritions d'être arrachés, par votre secours, aux imminents périls où nos péchés nous engagent et d'en être sauvés par votre vertu libératrice. »

On remarquera que l'église nous fait toujours demander à Dieu en premier lieu des faveurs spirituelles. C'est ce qui distingue la religion chrétienne des religions païennes. Tout ce que nous savons de la pratique de la prière, chez les païens, autrefois comme de nos jours, nous fait voir en effet que, dans ces religions rudimentaires, c'est toujours des biens matériels, des biens de ce monde, la santé, la fortune, le succès, le bonheur ici-bas, la guérison des maladies ou tout autre chose de ce genre, que l'on demande. Notre religion, au contraire, à un Dieu qui est Esprit nous fait demander les biens de l'esprit, la vertu, la foi, l'espérance, la charité ; à un Dieu éternel nous demandons le partage de son éternité et le bonheur de son ciel. Elargissement de la pensée religieuse, qui crée entre la religion chrétienne seule véritable et toutes les fausses religions toute la distance qui existe entre le ciel et la terre, ou pour mieux dire entre la lumière et les ténèbres.

II. — *Epitre : Recevoir la force du Christ*

Cette opposition entre la lumière et les ténèbres, nous la retrouvons dans l'épître, qui est empruntée à la lettre de S. Paul aux chrétiens de la ville de Rome. L'Apôtre y compare la routine de la vie terrestre à un sommeil. Nous y sommes plongés, lorsque nous ne savons pas superposer aux soucis de cette terre les vastes pensées et les sublimes ambitions de la vie future. Ecoutez S. Paul :

« Mes frères, vous savez qu'il est maintenant l'heure de vous réveiller du sommeil ; aujourd'hui en effet le salut est plus proche de nous que lorsque nous avons reçu la foi. La nuit s'avance : le jour approche ! »

Le jour, c'est l'entrée dans la vraie vie, la vie céleste, la vie sans fin ! Mais pour y entrer, il faut l'avoir mérité ici-bas. C'est pourquoi S. Paul continue :

« Rejetons donc les œuvres de ténèbres ; et revêtons-nous des armes de lumière. Comme en plein jour, marchons avec honnêteté, non pas dans les excès de table et dans l'ivrognerie, non pas dans les impudicités et les débauches, non pas dans les querelles et l'envie, mais revêtez-vous du Seigneur Christ. »

En relisant ces lignes, il est impossible de ne pas se rappeler l'effet foudroyant qu'elles eurent, jadis, sur l'esprit d'Augustin de Tagaste, alors qu'il était travaillé par la grâce pour se convertir. Il raconte lui-même dans ses immortelles *Confessions,* comment il entendit une voix qui disait : « Prends et lis ! Prends et lis ! » Il y avait près de lui, dans le jardin où il se trouvait, un exemplaire des épîtres de S. Paul. Il l'ouvrit au hasard et tomba sur la phrase qui termine l'épître de ce jour. Il en fut soudain si frappé, si intérieurement illuminé, qu'il comprit le néant des « œuvres de ténèbres » et la beauté de cet idéal : « Revêtez-vous du Seigneur Jésus-

Christ », c.-à-d. : Vivez selon sa parole, selon son Evangile, selon son exemple, selon son amour : et aussitôt il se décida à recevoir le baptême.

Puissions-nous comprendre comme lui la nécessité de faire un choix sans retour entre la lumière et les ténèbres !

III. — *L'Evangile : Attendre la venue de Jésus*

Nous pourrions être surpris, en lisant l'évangile de ce jour, de voir qu'au lieu de nous reporter vers le temps qui a précédé Jésus, il nous offre la perspective de la fin du monde. Mais n'oublions pas que le mot *Adventus,* dont nous avons fait Avent — le temps de l'Avent — signifie arrivée, venue, avènement. Le temps de l'Avent symbolise donc l'avènement du Christ, sous tous ses aspects, il indique ce que nous avons appelé tout à l'heure « le sens de l'histoire ». Or, il y a deux aspects de l'avènement du Christ : son avènement dans l'humilité de la crèche de Noël, et son avènement, à la fin du monde, dans la gloire du Jugement dernier. Ainsi des âges. Où va l'histoire ? Avant Jésus-Christ, elle va vers lui. Après Jésus-Christ elle va encore vers lui. Avant, elle va vers lui comme humble Sauveur, comme Rédempteur sacrifié volontairement pour nous, vers lui comme Auteur de l'Evangile de douceur, de bonté, de fraternité et d'amour. Après, elle va vers Jésus, venant pour faire comparaître devant lui tous les hommes, et pour les juger.

Voilà ce que dit l'évangile de ce jour. Et il est bien actuel. En effet, que de fois, en voyant l'acharnement des hommes les uns contre les autres, la montée de la haine entre les doctrines, entre les races, entre les peuples, en voyant surtout la puissance effrayante que la science moderne a mise au service de cette haine, pour la destruction du genre humain, n'avons-nous pas entendu évoquer autour de nous la possibilité d'une fin prochaine du monde !

A vrai dire, ce sont là des spéculations oiseuses, car Jésus-Christ nous a bien avertis que « le jour et l'heure ne sont connus que du Père » et que nul ne peut les connaître. Mais dans l'évangile de ce jour, c'est lui-même qui nous exhorte à tâcher de comprendre les « signes ».

« Il y aura, dit-il, des signes dans le soleil, dans la lune et les étoiles ; et sur la terre, détresse des nations, à cause du bruit confus de la mer et des flots, les hommes séchant de frayeur, dans l'attente de ce qui doit arriver à tout l'univers. »

Tel sera le prélude et il semble qu'avec un peu d'attention, nous devions être capables de discerner l'approche de ce que Jésus n'appelle pas la fin du monde, lui, mais « l'avènement du royaume de Dieu ».

Comment se fera cet avènement ? Jésus le dit sommairement :

« Et alors, on verra, dit-il, le Fils de l'homme, venant sur une nuée, avec une grande puissance et une grande majesté ! »

* *

A cette prophétie majestueuse, nous ne pouvons donner d'autre conclusion que celle de Jésus lui-même :

« Or, dit-il, lorsque ces choses commenceront à arriver, regardez et levez la tête, parce que votre rédemption approche ! »

Ce n'est donc pas un sentiment de crainte qui doit nous assaillir, en songeant aux signes avant-coureurs de la fin du monde. C'est bien alors que doit se mettre en marche cette vertu de *confiance* qui est l'idée dominante de ce dimanche. Oui, nourrissons en nous cette confiance. Le poète a dit :

C'est la nuit qu'il est beau de croire à la lumière !

C'est dans les agitations, les troubles, les désordres de ce siècle actuel, que nous devons nous attacher, avec une confiance inébranlable, aux promesses de Jésus. Il a dit solennellement : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas ! »

Oui, le sens de l'histoire va vers Jésus. Aimons-le comme Sauveur, pour ne pas le redouter comme Juge, au dernier jour ! *Amen.*

XLVI

(2e Dimanche de l'Avent)

LA FOI EN JÉSUS-CHRIST

Mes frères,

La première vertu que Dieu nous demande dans nos rapports avec lui, c'est la foi ! Il n'est pas de vertu, avec la charité, sur laquelle N.-S. ait insisté autant. Elle consiste à croire à ce que Dieu nous dit, à le croire filialement, comme un enfant croit son père, même lorsqu'il ne comprend pas. Un enfant trouve tout naturel de croire à ce que son père lui dit ; il n'a pas d'hésitation, même lorsque ce qui lui est affirmé dépasse sa petite intelligence. En face de Dieu, notre esprit est celui d'un enfant auprès du savoir de son père. La distance est même bien plus grande, infiniment plus grande, puisque Dieu est infini et que notre esprit est limité.

La liturgie de ce jour nous parle de la foi, de ses sources, de ses raisons d'être, de son but. Nous pouvons bien dire que tout ce dimanche de l'Avent est placé sous le signe de la foi. Nous nous bornerons à une lecture attentive de l'épître et de l'évangile.

I. — *L'Epître : Jésus-Christ annoncé*

Cette épître est tirée de la magnifique lettre de S. Paul aux Romains. Dès les premiers mots, elle parle de la source principale de la foi, en ces mots :

« Mes frères, tout ce qui est écrit a été écrit pour notre instruction, afin que, par la patience et par la consolation que donnent les Ecritures, nous possédions l'espérance. »

Il faut donner ici aux mots de l'Apôtre un sens fort. Quand il dit « tout ce qui est écrit », il veut parler de ce que Dieu même a inspiré, ce qui compose les Saintes Ecritures, ce que nous appelons encore la Bible. Dans ce Livre tout a été écrit pour notre ins-

truction, et non pour une instruction provisoire, profane, passagère et qui mourra avec nous, mais pour notre instruction dans cela seul qui est nécessaire, ce qui fonde notre espérance du bonheur éternel, ce qui nous guide, nous encourage dans la vie et donne un sens profond à notre existence.

Quel est donc l'essentiel du contenu de ce Livre, qu'on peut bien appeler avec Ste Angèle de Foligno, le « Livre de Vie » ? Saint Paul l'indique nettement, un seul mot résume tout : Jésus-Christ. Dans les Ecritures, il est partout présent. Dans l'Ancien Testament, la seule partie de la Bible dont voulait parler S. Paul, Jésus est partout annoncé. Il est là, à titre de promesse, de prophétie, de prédiction certaine et infaillible. Ce fut justement, pour les apôtres et les premiers disciples du Christ, comme un éblouissement de voir s'illuminer, en Jésus-Christ, toutes les Ecritures, de voir se réaliser en lui tout ce que Dieu avait dit, tout ce que les siècles avaient espéré et attendu.

Et voilà le sens de ces lignes de notre épître :

« Car je déclare que le Christ Jésus a été le serviteur des circoncis — c'est-à-dire des enfants d'Israël — pour montrer la véracité de Dieu, pour confirmer les promesses faites à nos pères. »

Mais les « circoncis », comme il vient de les appeler, ne sont pas seuls en cause. D'un coup, l'horizon, en Jésus-Christ, s'est élargi, et les révélations divines, tenues jusque-là en dépôt quasi secret, entre les mains d'Israël, sont maintenant offertes à pleines mains à tout l'univers. Lisez en effet la suite :

« Et afin que les païens glorifient Dieu de sa miséricorde selon qu'il est écrit : « C'est pour cela, Seigneur, que je vous louerai parmi les nations... »

« Et il est dit encore : « Réjouissez-vous, nations, avec son peuple » — ce qui veut dire : réjouissez-vous païens avec les Juifs qui sont le peuple de Dieu. — « Et encore : « Louez le Seigneur, vous, nations, célébrez-le, vous, tous les peuples ! »

S. Paul veut donc montrer aux Juifs, qui auraient volontiers gardé le monopole des révélations divines et des promesses divines, que leurs propres Ecritures avaient annoncé — et cela à maintes reprises — qu'un jour tous les peuples et que les païens eux-mêmes seraient invités au banquet des grâces célestes.

Le plus grand des prophètes, Isaïe, qui avait vécu 700 ans avant le Christ, n'avait-il pas dit, comme le rappelle ici S. Paul :

« Il paraîtra, le rejeton de Jessé — l'un des noms du Messie, qui veut dire « fils de David », dont Jessé était le Père, — Celui qui s'élèvera pour régner sur les nations ; les nations espéreront en Lui ! »

Et notons bien que cette prophétie ne pouvait avoir le sens que les nationalistes juifs avaient donné à toutes ces annonces du Messie, car ils croyaient bien que le Messie régnerait sur toutes les nations, mais qu'il régnerait politiquement, qu'il ferait des Juifs les maîtres du monde. Mais Isaïe, en disant : « Les nations espéreront en lui », excluait ce sens et faisait du Christ le Roi pacifique et purement spirituel de toute l'humanité.

Nous pouvons bien dire qu'il y avait dans ce langage de S. Paul, une révolution décisive dans la manière de concevoir la religion divine.

II. — *L'Evangile : Jésus le thaumaturge*

Nous allons voir, dans l'évangile du jour, le soubassement essentiel que Jésus a donné à la foi en lui. Car si la foi consiste à croire aveuglément à ce que Dieu nous enseigne, cela ne veut pas dire qu'elle-même, dans son fondement, soit aveugle. Elle repose sur des faits, sur des preuves indubitables, sur les miracles et les prophéties.

En effet, Jean-Baptiste envoie deux de ses disciples au Christ, pour lui donner l'occasion de fournir ses titres. Jean-Baptiste était alors en prison. Mais il se tenait informé par ses disciples de ce qui se passait autour de Jésus, de ce Jésus qu'il avait baptisé au Jourdain et sur qui il avait vu descendre l'Esprit sous la forme d'une colombe. Son rôle de précurseur du Christ, il veut le remplir jusqu'au bout. Il fait donc poser à Jésus la question sacramentelle : « Es-tu *celui qui doit venir ?* »

Nous avons peine à nous imaginer la profondeur et le poids de cette expression : « Celui qui doit venir ». Il n'y en avait qu'un en effet, pour les Juifs. Et on l'attendait depuis des siècles, et on l'attendait davantage si possible, depuis que le peuple de Dieu était soumis à l'odieuse occupation des Romains qui étaient des païens.

« Celui qui doit venir », c'est le Messie, c'est le Sauveur, c'est le Libérateur, c'est le Rédempteur.

Que va répondre Jésus ? Rien de fastueux, rien de théâtral, rien de grandiloquent. Il fait simplement appel aux faits, à ce que tout le monde pouvait voir, toucher, constater :

« Allez raconter à Jean ce que vous avez vu et entendu : Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés. Et bienheureux est celui qui ne sera pas scandalisé en moi ! »

Que de choses dans cette réponse ! Et d'abord constatons l'absurdité de ces critiques rationalistes de notre temps qui ont voulu rayer de nos évangiles tous les miracles, sous prétexte qu'un miracle heurte la raison ! C'est le contraire qui est vrai. Ce qui heurterait la raison, c'est que Jésus prétende parler au nom de Dieu, sans avoir la signature de Dieu, et il n'y en a pas d'autre que le miracle ! Seul Dieu peut faire des miracles ou donner le pouvoir d'en faire. Ensuite, si les miracles de Jésus n'avaient pas été évidents, certains, incontestables pour tous, comment aurait-il pu faire pareille réponse ? Notons aussi que Jésus parle de l'évangélisation des pauvres, c.-à-d. des humbles, comme étant un signe, avec les miracles, de sa divine mission. L'Evangile est un miracle de beauté, de pureté, de perfection, de sainteté, et il y a entre les miracles de Jésus et son

enseignement une harmonie divine. Enfin, ces miracles eux-mêmes avaient été prédits par les prophètes, car la phrase dont se sert Jésus, se trouve textuellement dans Isaïe, comme devant caractériser le Messie. Ainsi, toutes les preuves fondamentales de notre foi sont là réunies.

* *

Nous croyons à des mystères qui sont audessus de notre raison, mais nous ne croyons pas sans raisons : nos raisons sont celles que Jésus a données : il a été annoncé et il a réalisé toutes les prophéties. Il a fait des miracles et de si retentissants et de si éclatants, — jusqu'à ressusciter des morts, — et il a fait si bien les miracles qui étaient prédits de lui, comme devant le faire reconnaître, que nous serions tout à fait déraisonnables de ne pas voir qu'il est bien Celui vers qui allait ce que nous avons appelé tout le sens de l'histoire, celui que Dieu avait promis, celui que Jean-Baptiste avait pour mission de désigner à tous. Faisons un acte de foi vibrant en Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS SUR LE PATER

VII

« DONNEZ-NOUS, AUJOURD'HUI, NOTRE PAIN... »

Mes frères,

Prier pour que le nom de Dieu soit sanctifié, que son règne arrive, et que sa volonté soit faite, c'est déjà prier pour nous. Car sa volonté est que son règne s'établisse en nous, pour qu'éternellement nous chantions son Nom. Mais Jésus, au surplus, a consacré quatre demandes qui nous concernent plus directement. La première a trait à cette vie temporelle, qu'il faut assurer pour pouvoir conquérir l'Eternelle. « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ». Il y a tout un enseignement enclos dans ces simples mots. Dégageons-le.

Ce pain de chaque jour, Jésus nous le fait demander au Père. Est-ce à dire que Jésus nous dispenserait de le gagner, selon la loi humaine, à la sueur de notre front ? Non ! Ce pain, c.-à-d. tout ce qui entretient notre vie terrestre, nous le devons à la fois *à notre travail* et *à la libéralité de Dieu.* C'est ce que notre méditation fera clairement paraître.

I

C'est d'abord *à notre travail* que nous devons demander le pain quotidien. Ainsi Dieu l'a-t-il éternellement décrété.

Le Créateur avait placé Adam dans un jardin, ou Paradis, « afin qu'il le cultivât ». Si, dans sa déchéance, l'homme a dû se battre contre les ronces et les épines, ce n'est donc pas que le travail soit, par lui-même, un châtiment. C'est un honneur, puisqu'il associe l'homme au geste créateur et que, par ses efforts industrieux, la créature raisonnable collabore avec le Tout-Puissant pour achever le monde.

Et c'est la fierté de la race humaine que de réduire la Nature à son service, et de la contraindre à lui fournir une alimentation plus délicate, un vêtement mieux adapté au climat, une habitation claire, spatieuse, solide, bref une vie moins précaire, qui est le premier degré de la civilisation. « *Homo faber* » disent les savants, pour nous distinguer de la brute. L'homme est d'abord un *artisan*, puis, quand ses besoins essentiels sont satisfaits, il est *artiste*. Cela, parce qu'il est créé à l'image du divin ouvrier. Et, même sous le régime de la Chute, le travail, quand il est accompli dans des conditions humaines, est une telle joie que, même s'il est pénible, « on le souffre en chantant ». La joie de créer est une des prérogatives de l'homme et le premier relèvement de sa déchéance.

Le Verbe, en épousant notre nature, a voulu, comme nous, se courber sous cette noble loi. Il a lui-même manié l'outil, dans l'échoppe de Joseph et, par une longue vie artisanale, sanctifié le travail des mains. Et quelle sympathie se fait jour, à travers tant de paraboles, pour les travailleurs ! Cultivateurs qui sèment, qui récoltent, qui engrangent, vignerons qui bêchent, taillent leur canton de vigne, ménagères qui font le pain, ou qui tissent des tuniques pour leurs fils, comme fit Marie ; bergers qui poussent leurs troupeaux de pâturage en pâturage, sans compter les serviteurs et les fonctionnaires à qui le Roi confie des talents, nous dirions des dollars, à faire valoir ; c'est tout le monde du travail, en ces temps primitifs encore, qui vit sous nos yeux, sous le soleil lumineux de Galilée...

Mais encore, y a-t-il travail et travail... Il y a celui que Dieu bénit, parce qu'il est au service de l'homme. Celui qui n'a d'autre but que de pourvoir à notre subsistance. Mais il y a celui qui asservit l'homme à l'appétit du gain, qui entasse dans des greniers, qui, insatiable, agrandit ces greniers pour entasser toujours davantage. « Insensé, à quoi bon tout cet amas ? Demain, on te redemandera ton âme ! » Ce travail-là est maudit, parce qu'il est une des formes de ce culte de Mammon, que Jésus a si sévèrement dénoncé et qui prend dans l'âme la place de Dieu et détourne de l'essentiel souci, celui du Royaume.

Faut-il ajouter qu'il est un autre travail que Jésus ne pouvait que maudire, celui qui ravale l'homme au rang d'une machine, qui en fait un robot perfectionné, qui le réduit à la rude servitude du capitalisme, libéral ou totalitaire, et renverse l'ordre de l'économie humaine en mettant, non l'argent au service de l'homme mais l'homme, le troupeau des prolétaires, au service de l'argent. S'il n'a pas stigmatisé expressément ce scandale, c'est qu'il était inconnu de son temps, cette forme que revêt aujourd'hui l'esclavage, c.-à-d. l'exploitation de l'homme par l'homme. Mais ce qu'il a dit de l'éminente dignité de la personne suffit à condamner cet esclavage moderne et à le supprimer, comme il fit de l'esclavage antique. Et les successeurs de Pierre, dans des Encycliques qui sont comme la

charte de l'économie nouvelle, ont authentiquement interprété sa doctrine.

Donc le travail est béni par Jésus, mais à la condition qu'il soit animé par l'esprit évangélique, le Livre des Proverbes en avait déjà esquissé l'essentiel :

« Ne me donne pas la pauvreté ni la richesse : Accorde-moi le pain qui m'est nécessaire, de peur que, dans l'abondance, je ne te renie et que je dise : « Qui est Iahwé » ? et que, dans la pauvreté, je ne dérobe et n'outrage le nom de Dieu. »

Dans le même esprit, Jésus nous conseille de ne pas entasser de richesses, qui seront la proie des mites ou des voleurs... Quel emploi devons-nous faire de ce superflu, qu'un travail plus productif peut nous valoir ? Nous allons le comprendre.

II

Car le pain quotidien, si nous devons le gagner à la sueur de notre front, c'est Dieu qui, en définitive, nous l'assure : « Donnez-nous, Père, notre pain de chaque jour ». Qu'est-ce à dire ? Ceci, que notre travail doit être accompli avec un entier désintéressement, à quoi se joindra une confiance et une soumission toute filiales.

C'est Dieu qui « fait pleuvoir et donne son soleil pour tous, bons et mauvais ». Il enclôt dans le petit grain de blé cette vie merveilleuse qui, dans la moiteur du sillon, se réveille et, puisant dans le sol les sucs nourriciers et dans l'air la lumière et la chaleur, triomphe dans la jeune pousse printanière, et développe la longue tige creuse épanouie en épi gonflé de grains ? N'est-ce pas lui encore qui étale sur le cep le pampre dentelé et dore la grappe savoureuse ? C'est un grand miracle que la multiplication des pains, opérée par Jésus en Galilée, mais, observe S. Augustin, il se reproduit partout et toujours, dans tous les champs de ce monde où l'on cultive le froment. L'accoutumance nous a blasés sur cette œuvre de Dieu, qui n'en est ni moins authentique, ni moins admirable. Pourquoi faut-il que nous ne nous souvenions de lui qu'aux temps de calamité, pour nous plaindre de ce gel, de cette grêle, de cette sécheresse qui vont nous faire mourir de faim ?...

Pourtant, quand l'homme allie la confiance en Dieu à la prévoyance et à la charité, il est à l'abri de ces disettes qui ne font que mieux ressortir l'action providentielle, si patiemment soutenue, et qui se chiffre, en définitive, par un ensemble de récoltes suffisantes... De cela songe-t-on à remercier celui qui nous donne ainsi « notre pain quotidien » ?

J'ai parlé de prévoyance et de charité. qui est comme le relai de la providence divine. Car, de même que nous sommes créateurs en second, nous sommes, les uns pour les autres, des délégués de la Providence.

En nous donnant l'intelligence qui prévoit et qui pourvoit, un Dieu nous a largement assurés contre les risques des intempéries et contre tous les aléas qui trop souvent menacent la vie humaine. La science agronomique a vaincu maint fléau qui dévastait nos campagnes. Elle nous assure des récoltes et plus sûres et plus riches. Et quant elle est à court et désarmée contre des calamités comme la foudre ou la grêle, il est une autre science qui intervient, la science économique et, ajoutons, cette science des sciences qui nous apprend à gouverner les hommes et qu'on appelle la « politique », au sens le plus noble du mot. C'est cette science multiple et pratique qui organise méthodiquement la défense contre les fléaux et combat les famines, par une plus large répartition des denrées. Plus nous allons et plus la providence des hommes peut et doit arriver à nourrir le genre humain tout entier.

Mais ce n'est pas assez. Non seulement Dieu a donné à l'homme une rare puissance de prévoyance et d'organisation, qui *doit* assurer à tous le pain quotidien. Mais il a confié les pauvres aux riches. Et ce n'est pas sa faute si, tandis que règne dans un continent une famine chronique, dans un autre, on détruit les excédents de blé ou de café.

Déjà, le prophète stigmatisait l'égoïsme de certains riches en s'écriant : « Malheur à vous, qui joignez une maison à une autre, un champ à un autre jusqu'à l'extrémité du pays. Est-ce que vous habiterez seuls au milieu de la terre ? »

Et les Pères de l'Eglise étaient plus sévères encore pour ceux qui entassaient jalousement des biens mis par Dieu à la disposition de l'ensemble des hommes : « C'est le pain de ceux qui ont faim que vous retenez ; c'est le vêtement de ceux qui sont nus que vous cachez et cet argent que vous enfouissez, c'est le rachat, c'est la délivrance des malheureux », dit S. Basile...

Qu'est-ce que ce communisme qui, aujourd'hui, devient pour nous une menace extrêmement inquiétante ? A le bien prendre, il n'est, à l'origine, que le cri de révolte de l'homme asservi aux dures exploitations de l'économie libérale, et qui réclame sa part des biens qu'un petit nombre garde jalousement. Il est le mouvement de colère des déshérités contre ceux qui auraient dû être leur providence et qui n'ont pas su entendre la prière sacrée des affamés : « Donnez-nous, vous, les nantis, notre pain quotidien. Assurez-nous, vous qui bénéficiez de notre travail, une vie digne, une vie vraiment humaine... » Voilà ce que ne saurait nous faire oublier la violence sournoise, le mensonge systématique dont s'arment les conquêtes soviétiques...

Au nom du *Pater*, nous autres chrétiens, nous devons tout mettre en œuvre pour que cette demande, que Notre-Seigneur a mise sur nos lèvres, obtienne satisfaction. C'est par l'homme que Dieu pourvoit aux besoins de l'homme. Contribuons à faire régner la justice et la charité dans le monde du travail, et nous mériterons d'entendre le Souverain Juge nous dire, au jour du Jugement : « J'avais faim et vous m'avez donné à manger... »

* *

Travaillons donc, avec toute notre ardeur, car ce n'est pas seulement notre pain à chacun que nous avons à gagner à la sueur de notre front, mais le pain de beaucoup, de tous ceux que la Providence divine confie à notre sollicitude fraternelle. Travaillons avec cette liberté d'esprit et cette joie que, seuls, connaissent les vrais fils de Dieu. Travaillons sous le regard de Dieu, et abandonnons-lui le soin du lendemain : à chaque jour suffit sa peine. Celui qui nourrit les petits oiseaux saura bien, à plus forte raison, soutenir notre vie et la mener jusqu'au ciel, où il sera notre éternelle nourriture. *Amen.*

VIII

« PARDONNEZ-NOUS NOS OFFENSES... »

Mes frères,

L'homme ne vit pas seulement de pain. Son véritable aliment, c'est la parole de Dieu, le pain du ciel, tout ce qui nous communique et entretient en nous la vie des fils de Dieu. Et, sans doute, quand nous demandons notre pain quotidien, faut-il penser autant à la vie de notre âme qu'à celle de notre corps. Voilà pourquoi Jésus, dans les dernières demandes du *Pater,* envisage cette vie spirituelle, pour nous faire demander, non tant qu'elle nous soit donnée (c'est fait depuis le baptême), mais qu'elle nous soit rendue, si nous l'avons perdue et qu'elle soit préservée de tout ce qui la menace.

« Pardonnez-nous nos offenses » ; les offenses à Dieu, nos « *dettes* », risquent de causer la mort de notre âme. Et, seul, le pardon divin peut nous rendre la vie. Il faut donc le demander, et bien humblement, car *nous sommes des débiteurs insolvables* et nous devons nous y disposer en *pardonnant nous-mêmes à nos frères,* s'ils nous ont fait tort.

I

Soyons persuadés d'abord que *nous sommes des débiteurs insolvables,* à la merci de la Miséricorde divine.

Nous avons envers Dieu une dette essentielle, qui est de procurer sa gloire, de sanctifier son nom, de promouvoir son règne, de faire sa volonté.

Or, il s'en faut que nous acquittions cette dette ! Trop souvent, au lieu de faire la volonté du Père, c'est la nôtre que nous faisons, malgré sa défense expresse ou ses ordres formels. « Je n'ai ni tué ni volé », direz-vous. Il ne faudrait plus que cela ! Vous n'êtes pas des criminels de droit commun : cela ne suffit pas pour être en règle avec le souverain Créancier. Gardez-vous de jouer les pharisiens, et de regarder du haut d'une honnêteté surfaite les pauvres publicains dont les fautes, plus apparentes peut-être, sont moins lourdes que les vôtres. A côté des grands crimes, qui sont toujours possibles, il y a les petites fautes, multipliées sans vergogne, les inavouables calculs de l'égoïsme, qui s'arrange pour se satisfaire sans trop de risques ni du côté de Dieu, ni du côté de la loi humaine. On ne voudrait ni se damner ni risquer la prison. Mais il y a tant de manières de frauder la loi sans se compromettre! Commerçants qui majorent indûment leurs prix, mais dans de prudentes proportions (c'est ainsi que, peu à peu, on se fait des rentes) ; employés, domestiques, ouvriers qui ne donnent pas tout le travail qu'en justice ils devraient fournir en vertu du contrat qui les lie ; patrons qui rognent peu ou prou sur le salaire de leurs ouvriers ne contractent-ils pas une dette, non seulement envers ceux de leurs frères qu'ils lèsent, mais envers Dieu, qui leur prescrit une justice équitable et qui est, en quelque sorte, mis dans l'impuissance d'assurer l'ordre social par le respect de sa Loi ?

Et toutes ces paroles aigres, tous ces dénigrements, ces mesquines jalousies, ces mauvais tours joués à ceux que nous n'aimons pas, n'est-ce pas autant de dettes envers la divine charité ?

Qui donc peut se vanter de s'être vraiment gêné pour Dieu ? Quelle part a-t-il, au cours de la journée, dans nos pensées, dans nos intentions, dans nos efforts ? Est-il vraiment « le premier servi » ? L'aimons-nous plus que tout, plus que nous ? Savons-nous lui sacrifier nos petites sensualités, nos petits caprices, nos petites vanités ? Règle-t-il efficacement notre vie d'époux, d'éducateurs, de citoyens ? Que de déchets pour lui tout au long de nos journées et, pour nous, quelle accumulation de dettes !

Rappelez-vous le mot de Joseph de Maistre : « J'ignore ce qu'est la conscience d'un coquin ; je sais ce qu'est celle d'un honnête homme et j'en suis effrayé. » Pensez-vous que les saints étaient dans une pieuse exagération, quand ils se déclaraient de grands pécheurs ? Non point, ils avaient le sens aigu de ce qu'ils devaient à Dieu et du déficit que les faiblesses de la nature leur imposaient, malgré leur bonne volonté... Ils ne chiffraient point rigoureusement, comme des pharisiens, par péchés mortels et péchés véniels. Tout ce qui n'était pas pur amour était « mortel pour leur cœur... »

Débiteurs, donc. Et, c'est là le plus grave, débiteurs insolvables.

Car tous nos refus à Dieu retentissent dans son cœur et atteignent sa gloire. Il y a, en quelque sorte, de par notre faute, et par toutes nos fautes, par toutes nos négligences et lâchetés, un déficit dans la création qui ne rend pas l'hommage qu'elle devrait rendre. Nous dérobons à Dieu quelques rayons de cette gloire qui est la raison d'être de son œuvre.

Tôt ou tard, il faudra réparer, car la justice de Dieu ne serait plus la justice, si elle pouvait gauchir. Mais comment revenir sur le passé, pour mieux faire ce que nous avons mal fait ? Le temps est irréversible, hélas ! Nos pauvres gestes humains, en atteignant Dieu, ont une portée qui les dépassent et ren-

dent la réparation impossible. Je puis lacérer ou brûler un Rembrandt, mais je ne puis le remettre en état ; tuer un malheureux, mais non le ressusciter. Vraiment, nous sommes envers Dieu des débiteurs insolvables. Qu'attendre de lui, en stricte justice ? Il n'est qu'une manière de nous acquitter, c'est la dure, la longue expiation de la souffrance, soit ici-bas, soit dans l'au-delà. Et plût à Dieu que ce ne soit pas la souffrance sans espoir de l'enfer !

Mais Dieu a une manière à lui d'être juste : c'est sa miséricorde. Il disait aux Juifs :

« Si vos péchés sont comme l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige ; s'ils sont rouges comme la pourpre, ils deviendront comme de la laine. » (Is., I, 8).

Et Jésus n'a pas d'enseignement plus insistant que celui de l'infinie miséricorde de son Père. Songez aux admirables paraboles que S. Luc nous a conservées, de la drachme perdue, de la brebis égarée, de l'enfant prodigue... Rappelez-vous l'appel vraiment divin réservé par le bon Maître à la femme adultère, à la Samaritaine, à Madeleine, au bon larron... Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais « qu'il se convertisse et qu'il vive ». Voilà pourquoi le Verbe s'est incarné, a voulu mourir sur une croix, pourquoi il a organisé le pardon dans son Église, en lui donnant le pouvoir de « lier et de délier ».

Encore faut-il que nous rendions possible cette remise si gracieuse de nos dettes. Nous n'y avons aucun droit. Il faut non seulement la demander humblement, mais nous y disposer en pardonnant à nos frères comme nous voulons être pardonnés.

II

C'est Jésus lui-même qui nous le déclare : « Pardonnez et l'on vous pardonnera. La mesure que vous aurez faite aux autres vous sera appliquée à vous-mêmes. » Pourquoi y aurait-il deux lois ? C'est à vous de fixer celle dont vous souhaitez bénéficier : loi de rigueur si vous êtes rigoureux à vos frères, loi de douceur si vous leur êtes doux... Il ne nous sied pas, à nous, pécheurs, qui avons si souvent et si outrageusement foulé aux pieds les droits de Dieu d'être exigeants pour nos droits dérisoires. Avoir déshonoré le Père des cieux et se montrer susceptibles sur notre honneur ? Relisons l'histoire que nous conte le Christ (lire Mat., XVIII, 23-35).

Voilà un haut fonctionnaire qui a l'argent de son maître, et ce n'est pas une petite somme : 18.000 talents, c.-à-d. 52.800.000 fr. or. Pris sur le fait, et n'ayant pas de quoi rembourser, le malheureux sait ce qui l'attend : il sera vendu, selon la loi antique, lui, sa femme et tous ses biens. Mais il se jette aux pieds du roi qui, avec une miséricorde plus divine qu'humaine, lui remet sa dette. La parabole est transparente : voilà comme Dieu sait pardonner.

Que pensez-vous que va faire ce misérable ? Pardonner à son tour ? Non point. Rencontrant un collègue qui lui doit une somme minime, mettons 80 francs, il le saisit à la gorge jusqu'à l'étouffer et, malgré les supplications du pauvre diable, il le fait incarcérer... Ce qu'apprenant, le roi revient sur son pardon et livre l'ingrat à la justice, « jusqu'à ce qu'il ait payé toute sa dette ». Avouez qu'il l'avait bien mérité. L'histoire ne nous dit pas si le créancier impitoyable parvint à se libérer. Tout porte à croire le contraire. Mais qu'importe de ce déplaisant personnage ! C'est de nous qu'il s'agit. Jésus nous avertit gravement : « Ainsi vous traitera votre Père céleste, si vous ne pardonnez pas du fond du cœur. »

Pardonnez donc, non des lèvres, mais du fond du cœur. On ne vous dit point « sautez au cou de l'insulteur ou du malhonnête homme ». Pourtant, Jeanne de Chantal tint sur les fonts baptismaux le fils du gentilhomme qui avait tué son mari à la chasse. On ne vous dit pas non plus : « ne ressentez pas d'aigreur ni d'irritation à la pensée du mauvais tour qu'on vous a joué ; des traits piquants qu'on vous a décochés. » Mais, du moins, gardez ces sentiments pour vous, et mieux, chassez-les impitoyablement.

S'il y a lieu de vous faire rendre justice, de défendre le bien de votre famille, faites-le, mais avec la modération et la sérénité qui conviennent à un chrétien. Une fois l'affaire réglée, n'y revenez plus et n'assassinez pas vos amis de vos interminables doléances. Ne dites pas non plus : « Je pardonne mais je n'oublie pas », ce qui revient à reprendre de la main gauche ce que vous avez donné de la droite.

* *

Est-ce donc si difficile de passer l'éponge et de dominer ses ressentiments ? Combien de fois avons-nous imploré le pardon de Dieu pour des manquements infiniment plus graves que ceux dont nous avons à nous plaindre ! Dieu ne nous l'a-t-il pas accordé « jusqu'à septante fois sept fois » ?

Sachons pardonner. Il ne faut pas refuser un coup de chapeau, un sourire, une parole. S'il le faut, se tenir sur vos gardes, mais sans animosité. Souvenons-nous que Dieu nous a pardonné, que le Christ a prié pour ses bourreaux, que vous aurez bien souvent encore besoin des divins pardons. « Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde... »

BREVES CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE

CVII

DERNIÈRES GUERRES DE RELIGION (1574-1598)

Cinquième guerre (1574-1576). — Quelles furent les conséquences de ce massacre de la St-Barthélemy auquel avaient échappé les princes du sang : Henri de Navarre et Henri de Condé ? Les huguenots furent d'abord atterrés de ce coup sans précédent. Beaucoup abjurèrent, d'autres s'expatrièrent. Par contre, l'horreur de la St-Barthélemy poussa quelques catholiques dans le protestantisme. Ce fut le cas du vicomte de Turenne, — non pas le maréchal. — C'est à ce vicomte qu'en 1586 Catherine de Médicis disait, comme représentant d'Henri de Navarre : « Le roi ne veut qu'une religion en France » ; et le huguenot de répondre : « Nous aussi, Madame, mais nous entendons que ce soit la nôtre. » Pour calmer cette effervescence et mettre un terme à ces luttes civiles, une paix fut accordée aux protestants avec de grands avantages. C'est la paix de la Rochelle de 1572.

Mais, ce ne fut qu'une courte trêve. Les chefs huguenots n'étaient pas expulsés mais